

LE JOURNAL DES SCAVANS.

DU LUNDY 17. AVRIL MDCCXXII.

A DISCOURSE OF THE PLAGUE. PART. II.

Wherein are consider'd the real causes of the plague, together with the method of prevention. By George Pye M. D. London. Printed by J. Darby, and sold by J. Roberts & Co. C'est-à-dire: Discours sur la peste, seconde Partie; où l'on traite des véritables causes de cette maladie, & où l'on propose une méthode pour la prévenir: Par George Pye, Docteur en Médecine. A Londres, de l'Imprimerie de J. Darby, & se vend chez J. Roberts, & Co. 1721. in 8°. pp. 51.

LA premiere Partie de ce discours a déjà fait la matière d'un de nos Extraits, qui a paru dans le XII^e Journal de cette année. M. Pye y réfutoit le système de M. Mead son compatriote & son confrere, au sujet des causes de la peste, & de la maniere la plus convenable de s'en préserver. Cette seconde partie ne paroît pas moins interessante, puisque l'Auteur y expose ce qu'il pense lui-même sur ces deux chefs.

Il établit d'abord pour principe, que toute cause doit être proportionnée à ses effets; & que par conséquent les effets de la peste se répandant au long & au large; & se faisant ressentir en même tems à un très-grand nombre de personnes, il n'y a que des causes de même nature, qui puissent la produire. Il en reconnoît que deux de cette

espece, la mauvaise constitution de l'air, & les mauvaises qualités des alimens. Il avouë qu'il y en a une troisième, qui contribuë beaucoup à l'accroissement de la maladie, & c'est (dit-il) la terreur *panique* & la consternation. Mais il croit devoir mettre encore en question, si cette crainte, par elle-même, est capable de causer la peste.

L'air agit sur nos corps non seulement en vertu de ses qualités sensibles, mais encore par les exhalaisons, soit salines, soit de quelque autre genre que ce puisse être dont il est chargé. C'est de ces deux circonstances, & principalement de la dernière, que dépend la bonne ou la mauvaise constitution de l'air par rapport à différentes contrées, quoique situées dans un même climat. Cet air reçoit des alterations considérables par le mélange soit de la fumée que lui fournissent les cheminées des grandes Villes, soit des vapeurs qui s'élèvent de la terre, des eaux, des mines, &c. & qui le remplissent d'une plus grande ou d'une moindre quantité de corpuscules étrangers. Or que la constitution de l'air dépravée, ou viciée jusqu'à un certain point, soit capable de causer la peste, M. Pye pourroit le prouver (dit-il) par l'autorité de tous les siècles, & par le consentement unanime de tous les Auteurs qui ont écrit depuis *Hippocrate* jusqu'à M. *Mead*, à l'exception d'un ou de deux modernes, qu'il ne nomme pas. Mais (ajoute-t-il) comme le consentement unanime n'est pas toujours pour un dogme, un titre de vérité ou de certitude; il est bon de joindre à ces preuves d'autorité celles de raisonnement.

L'Auteur dans cette vue parcourt les divers effets que produit l'air dans l'économie animale, soit en agissant sur les solides, soit en pénétrant les fluides; & il fait voir que si l'air bien constitué entretient par son action la juste correspondance ou le juste équilibre qui doit être entre les solides & les fluides, & d'où dépend l'accomplissement régulier de toutes les fonctions; il faut, par une suite nécessaire, que ce même air mal temperé ou chargé d'exhalaisons & d'impuretés, détruise l'équilibre dont on vient de parler, & jette le désordre dans toute la machine. L'on

conçoit (poursuit M. Pye) que l'intempérie ou la corruption de l'air peut être poussée jusqu'au point de causer dans l'économie animale le plus grand dérangement dont elle soit susceptible, & par conséquent de répandre la mortalité dans un grand peuple; & c'est ce qu'on appelle la peste. Que le mélange des exhalaisons salines, ou de quelque autre nature que ce soit, influé puissamment dans l'action de l'air sur nos corps; on peut s'en convaincre parce que l'air d'un certain endroit se trouve quelque fois beaucoup plus mal sain que celui d'un autre endroit, quoique ces deux sortes d'airs ne different point entr'eux pour les qualités sensibles. Sur quoi l'Auteur observe, que généralement parlant, les païs dont le terroir est plus fertile, sont plus mal sains que les autres, toutes choses d'ailleurs étant égales. Il en donne pour exemple la campagne de Rome, qui est la contrée de l'Italie naturellement la plus fertile, & qui faute de culture exhale pendant les chaleurs de l'Eté des vapeurs si corrompues & si pernicieuses, que bien loin de pouvoir alors habiter en sûreté cette campagne, on ne peut même la traverser impunément & sans s'exposer au risque d'une dangereuse maladie.

Comme ces exhalaisons répandues dans l'air, & auxquelles M. Pye attribue principalement l'origine de la peste, ne s'élèvent qu'à une médiocre hauteur de l'atmosphère; il ne faut pas s'étonner (dit-il) si quelquefois sur les montagnes on jouit d'une parfaite santé, pendant que la peste ravage les plaines d'alentour. Pour faire voir encore plus clairement que cette cruelle maladie est causée le plus souvent par la mauvaise constitution de l'air, l'Auteur joint à toutes les preuves alleguées plus haut, les raisons suivantes.

Il n'y a (dit-il) que l'air ou le régime qui puissent causer la peste; or cette maladie naît le plus souvent dans des lieux où le mauvais régime n'a pu en être l'occasion; par conséquent, on ne la doit attribuer qu'au vice de l'air. De plus, la dernière peste de Londres (continue-t-il) ne doit point être imputée au mauvais régime observé dans cette

Ville-là ; puisque ce régime étant demeuré toujours le même, la peste cependant ne s'y est point fait sentir depuis. En troisième lieu, l'air est si mal sain dans diverses contrées de la Turquie, particulièrement en certaines années & en certaines saisons, que les habitans y sont exposés à des pestes & à des mortalités fréquentes, quoique leur genre de vie ou leur régime, soit toujours également sain & régulier. Ajoutez à cela (poursuit M. Pye) que la peste n'étant différente des autres maladies épidémiques, que par sa violence, & les maladies épidémiques dépendant toujours de la constitution de l'air ; il s'ensuit que la peste en dépend aussi. Nous passons par-dessus quelques autres raisonnemens de l'Auteur, qui tendent au même but ; & nous dirons un mot des réponses qu'il fait à deux objections qu'on pourroit lui opposer.

On objecte, 1°. Que si la corruption de l'air étoit la vraie cause de la peste, il s'ensuivroit que tous les habitans d'une Ville, par exemple, où régné cette maladie, devroient en être frappés, puisqu'ils respirent tous le même air & qu'ils y vivent ; au lieu que dans cette même Ville, il y a certaines maisons, certaines rues, certains quartiers où la peste fait peu de ravage.

L'Auteur détruit cette objection, en montrant par les observations suivantes, que l'air ne peut agir de la même manière sur tous les habitans d'une Ville ou d'un País.

1°. Tous les quartiers d'une Ville & tous les cantons d'un País varient pour la situation ; les uns étant plus élevés, les autres plus bas ; ceux-ci plus voisins des montagnes, ceux-là plus proches des eaux ; l'air d'ailleurs se trouvant plus renfermé & plus gêné dans les uns que dans les autres, & par là plus en état d'y communiquer ses mauvaises qualités. 2°. La corruption de l'air dépendant (comme on l'a déjà dit) du mélange des corpuscules qui exhalent de la terre ou des eaux, plus on se trouvera voisin des sources de ces vapeurs malignes capables d'infecter l'air, plus on en ressentira vivement les impressions. 3°. Les personnes dont la constitution se trouvera dérangée par quelque cause

que ce puisse être, seront bien plus susceptibles du vice répandu dans l'air. 4°. Il y a parmi les habitans d'un même endroit des hommes d'un temperament plus robuste les uns que les autres, & par conséquent plus propres à résister aux impressions d'un air pestilentiel. 5°. Il se trouve aussi des gens d'une complexion si heureuse, qu'ils seront à l'épreuve du mauvais air, quoiqu'ils paroissent beaucoup moins forts que d'autres qui y succombent. 6°. La différence dans le régime de vivre peut encore varier infiniment les dispositions qui rendent les hommes d'un même lieu plus ou moins exposés à l'action d'un air corrompu.

De toutes ces observations, il résulte que tous les habitans d'un même endroit ne doivent pas être frappés de la peste, quoiqu'elle soit dans l'air.

On objecte en second lieu, que si l'air contenoit la cause de cette maladie, le vent qui n'est autre chose que le mouvement de cet air, devroit la porter promptement d'une Ville ou d'un País dans tout le voisinage; ce qui est démenti par l'expérience; puisque ces lieux circonvoisins sont très-souvent exemts de la peste, ou n'en sont attaqués que plusieurs mois après qu'elle a ravagé le premier endroit où elle a d'abord éclaté.

M. Pye répond à cela, 1°. Que cette objection ne tombe pas plus sur la peste que sur toutes les autres maladies épidémiques, lesquelles, comme celle-là, dépendent uniquement de certaines constitutions de l'air, & qui cependant, n'attaquent pas indifféremment tous les País qui s'avoisinent réciproquement. : 2°. Que la situation des lieux peut les mettre à couvert de l'irruption d'un air pestilentiel poussé par les vents : 3°. Que cet air pestilentiel peut être temperé & considérablement affoibli par le mélange d'un air bien constitué, répandu dans le país où le premier est porté; 4°. qu'il peut même régner dans cet air non corrompu certaines qualités capables de détruire les mauvais levains dont est chargé l'air pestilentiel qui s'y mêle; 5°. Qu'enfin le genre de vie, particulier à certains cantons, peut encore les garantir de l'impression du venin pestilentiel.

Autant M. Pye s'est-il étendu sur l'air considéré comme cause de la peste, autant passe-t-il légèrement sur l'article du régime, qu'il ne juge pas capable de produire souvent pareille maladie, si ce n'est (dit-il) dans le cas de la famine. Il ne laisse pourtant pas de parcourir légèrement les différentes manières, par lesquelles ce régime peut pécher, & favoriser la naissance ou la propagation de la maladie dont il s'agit.

A l'égard de la terreur & de la consternation, qui s'emparent des esprits en tems de peste; l'Auteur est persuadé que rien ne contribuë davantage à rendre cette maladie plus cruelle & plus meurtrière; la frayeur, par le trouble & le desordre qu'elle jette dans le mouvement du sang & des esprits animaux, mettant toute la machine dans la disposition la plus propre à céder aux impressions du venin pestilentiel répandu dans l'air. Ainsi il est persuadé qu'on ne peut en pareil cas inspirer aux peuples trop de confiance, & rassurer avec trop de soin les esprits consternés; en quoi il est d'accord avec M. Mead, dont il allègue un long passage qui roule sur cette matière.

M. Pye vient ensuite aux moyens qu'il juge les plus convenables pour garentir de la peste l'Angleterre. Comme il se flatte d'avoir prouvé solidement que la peste ne se communique ni par le commerce des personnes infectées, ni par la voye des marchandises, mais qu'elle est uniquement causée par la mauvaise constitution de l'air: on doit s'attendre qu'il désapprouve hautement l'usage des lignes, des barrières, des quarantaines, & d'autres semblables précautions employées en pareille conjoncture. Pour en désabuser & en dégoûter davantage la Nation, il ne manque pas de lui proposer pour exemple de l'inutilité de toute cette manœuvre, ce qui s'est passé à cet égard en France, où il lui plaît de supposer qu'on n'en a recueilli aucun fruit. Ainsi il exhorte fort sérieusement ses compatriotes à se rendre sages aux dépens de leurs voisins, & à ne point donner tête baissée dans de semblables pratiques, qu'il traite de *bévue*s irréparables, & de *folies*. Il prétend que rien n'étant plus ca-

pable de consterner les peuples qu'une telle police, qui emprisonne les gens chez eux ou les confine dans des baraques; & que cette consternation donnant sans difficulté au venin pestilentiel beaucoup plus de prise sur les sujets qui se trouvent ainsi affectés : on ne doit pas douter que ces usages ne redoublent la violence d'un mal, qui par lui-même seroit beaucoup moins formidable.

L'Auteur est persuadé qu'en délivrant les Anglois de la frayeur inséparable de l'état où les mettroit l'attente d'un traitement si peu conforme à l'humanité; ils se trouvent d'ailleurs dans la situation la plus favorable pour être préservés d'une maladie si funeste : puisque l'Angleterre n'a jamais été mieux fournie de toutes sortes de provisions; que les saisons n'y ont jamais été plus tempérées; que la Ville de Londres en particulier n'a jamais été pourvue de meilleur eau ni en plus grande abondance; qu'on n'y brûle presque plus de bois, & que par conséquent l'air n'y est plus chargé d'une fumée acre, irritante & mál saine. Mais M. Pye, pour plus grande sûreté, voudroit que l'on y corrigât certains abus, qui pourroient rendre les corps plus susceptibles des impressions d'un air contagieux.

Un de ces abus, selon lui, c'est la coutume d'allumer à la fois grand nombre de chandelles ou de bougies, parce que toutes ces lumieres répandues en même tems dans toute l'étendue d'une grande Ville, y diminué considérablement le ressort de l'air; sans compter (ajoute-il, sans doute en plaisantant) que s'il est vrai (comme le soutient M. Mead) que le venin pestilentiel soit le plus souvent apporté du Levant dans des balles de coton, brûler en même tems une si grande quantité de cette marchandise dans une Ville, c'est l'exposer continuellement à la peste. Le second abus dont il souhaiteroit le retranchement, est celui de faire du jour la nuit, & de la nuit le jour; ce qui altere beaucoup la santé. L'usage excessif des liqueurs ardentes, n'est pas moins dangereux (selon lui) parce que le sang en est appauvri, & le ressort des fibres de l'estomac en est détruit peu à peu. Un quatrième abus est la trop fréquente

saignée ; remède en faveur duquel M. Pye ne paroît pas autrement prévenu. Il recommande , outre cela , de nettoyer avec grand soin les ruës , les canaux publics , les prisons , &c.

Si malgré toutes les précautions , que propose M. Pye , la Peste ne laissoit pas de pénétrer malheureusement en Angleterre ; voici quelle police & quel régime on devroit y observer selon lui.

1°. Au lieu de fermer les maisons infectées , & d'interrompre le commerce journalier , il voudroit que les marchés tinssent à l'ordinaire , que l'on ouvrît les boutiques , & que chacun vaquât à ses affaires , comme dans un autre tems. Il conseille d'éviter avec soin tout ce qui peut jeter le peuple dans le découragement ; & d'exhorter au contraire les particuliers à se secourir mutuellement , en leur persuadant qu'ils ne courent en cela aucun risque. Il regarde comme dangereux l'usage d'allumer des feux dans les ruës & dans les chambres des malades : mais il veut qu'on laisse ouverts tous les robinets des fontaines , rien n'étant plus propre à purifier l'air (selon lui) que l'eau courante. Il est fort d'avis qu'on prépare aux dépens du public des Infirmeries pour les pauvres , affligés de la peste ; mais il ne croit pas à propos qu'on les contraigne d'y entrer , s'ils ont des ressources d'ailleurs. Les maisons (ajoute-t-il) doivent rester ouvertes & exposées à l'air autant que cela peut être convenable : mais il faut fermer les fenêtres des chambres qu'occupent les malades , & laver souvent les appartemens , les laissant secher entierement avant que d'y habiter. On doit éviter tous les changemens subits & considerables , par exemple le passage soudain du chaud au froid. Il vaut mieux ne pas sortir de chez soi le matin à jeun ; car en ce cas (dit-il) l'estomac devient plus susceptible des impressions de l'air : il faut se retirer de bonne heure , & ne point dormir exposé à l'air extérieur. En un mot (dit M. Pye) il faut observer en tems de peste le même régime & la même conduite qu'on suit en tout autre tems , pour se maintenir en parfaite santé.

Tous

Tous ces préliminaires conduisent enfin l'Auteur à s'expliquer sur la méthode de traiter les pestiferés, qu'il juge la meilleure; ce qu'il expédie en moins de trois pages. Comme il est persuadé que la peste, quoique désignée par ce seul nom, prend suivant les tems & les lieux, differens caracteres, qui doivent en diversifier le traitement, & qu'on ne peut deviner précisément de quelle nature seroit cette maladie, si elle attaquoit l'Angleterre; il a crû devoir uniquement se renfermer dans quelques reflexions generales par rapport à la curation.

Il prétend qu'à considerer l'état present du païs qu'il habite, la saignée en tems de peste ne peut qu'y être pernicieuse: Que la purgation ne peut réussir qu'au commencement de la maladie, & qu'elle devient nuisible dans la suite: Que les vomitifs doux, tels que l'*ipécacuahna* & le *gilla vitrioli*, peuvent être employés très-utilement, pourvu que ce soit dès l'entrée du mal: Que les cordiaux trop vifs, & sur tout ceux où entre l'opium, comme la rhériaque, le mithridate, & semblables, doivent être évités, comme propres à donner au sang & aux autres liquides trop de mouvement, & à supprimer par là les sécrétions: Qu'on n'en doit permettre l'usage qu'aux personnes âgées, lorsque la maladie est déjà avancée, & leur faisant boire par dessus beaucoup de *Posset*: Qu'on doit préférer à ces cordiaux trop ardens ceux qui sont temperés & les plus doux sudorifiques, tels que la pierre de *Contrayerva*, l'antimoine diaphorétique, le sel d'absinthe, le sel volatil de corne de cerf, &c. A l'égard des vésicatoires, devenus tellement à la mode en Angleterre, qu'on les applique dans toutes sortes d'occasions & avec excès; M. Pye se récrie fort contre un pareil abus, étant persuadé que ce topique ne convient pas indifferemment par tout, & doit être manié avec sagesse & discernement. C'est par cet avis qu'il termine sa Dissertation.

